

Le fétichisme sexuel comme objet anthropologique

Christophe Masdebrieu

Quand j'étais petit, j'avais une copine avec qui je jouais depuis l'école maternelle. En dernière année d'école primaire, juste après les vacances d'hiver, elle est venue en collants blancs. De la voir habillée de façon si féminine, j'ai eu l'impression qu'elle s'était éloignée de moi, et ça m'a rendu un peu triste.

Un internaute japonais

Introduction

Le mot *fétiche*, nom et adjectif datant du XV^e siècle et venant du portugais *feitico* « sortilège, amulette », a donné *facticius* (*factice*) en latin ayant le sens d'« artificiel ». Le terme fut inventé par les premiers Occidentaux observant les peuples d'Afrique ou d'Amérique. Plus tard, au cours du XIX^e siècle, Karl Marx définit ce qu'il appelle le *fétichisme de la marchandise* développé dans sa théorie d'économie politique. Enfin, à la fin du XIX^e siècle, le *fétiche* est introduit en psychologie par Alfred Binet, Richard von Kraft-Ebing, précédant Sigmund Freud dans la théorisation du *fétichisme sexuel*.

Aujourd'hui, quand on se réfère à la notion de *fétiche* dans le langage courant, c'est le plus souvent pour désigner un attachement particulier à un être ou une chose. Ainsi, on dit couramment que tel comédien est l'acteur fétiche de tel réalisateur. Nous-mêmes, révélons parfois notre part de fétichisme en choisissant de mettre sur soi tel vêtement plutôt que tel autre parce qu'on lui prête des vertus magiques capables de nous porter chance. Il est des sortes d'objets dont la présence sur nous apaise sans que l'on sache très bien pourquoi. Ainsi, malgré ses variations d'usage, la notion de *fétiche* désigne une relation très forte, au-delà du rationnel, liant une personne à un objet particulier ou à une certaine classe d'objets.

Depuis quelques années, l'usage du *fétiche* s'est élargi avec l'apparition de nouvelles formes socialisées de sexualité. Les adeptes des « soirées fétiches » se sont emparés du terme pour désigner, en un sens relativement large, les pratiques sexuelles en groupe (SM, échangisme et autres) au cours desquelles les matières comme le vinyle, le latex, le nylon ou autres *secondes peaux* jouent souvent un rôle important.

L'objectif de cet article est de présenter quelques éléments essentiels permettant la compréhension du *fétichisme sexuel*. Cette enquête conceptuelle préalable est indispensable avant de réaliser une enquête de terrain ethnologique sur le fétichisme sexuel au Japon.

Qu'est-ce que nous apprend le fétichisme ethnologique pour la compréhension du fétichisme sexuel ?

A la lecture du livre d'Alfonso Iacono *Le Fétichisme, Histoire d'un concept*, nous prenons la mesure de l'importance du fétichisme dans l'histoire de la pensée anthropologique occidentale. Le fétichisme occupe, en effet, une place prépondérante dans la philosophie des XVII^e et XVIII^e siècles, notamment en tant que catégorie pour définir l'autre. Les premiers Occidentaux ayant observé les fétiches ont inventé la méthode comparative en sciences sociales. Les cultes de fétiches observés dans des régions du monde fort éloignées comme la Guinée africaine ou l'Amérique présentaient des similitudes rendant possible une théorie générale du *fétichisme*, et par delà, de l'homme.

Mais de quoi s'agit-il exactement ? Le fétiche des sauvages consiste à vénérer un objet naturel ou manufacturé auquel on attribue des qualités magiques. Le fétiche est créé pour conjurer les malheurs naturels sur lesquels l'homme n'a aucune prise logique. La crainte du tonnerre, par exemple, conduit les sauvages à diviniser un objet ayant un rapport *particulier* avec cette crainte du tonnerre. Le fétiche, associé à telle manifestation naturelle effrayante, est divinisé lorsqu'aucune explication rationnelle ne vient répondre à cette incompréhension. A défaut d'explication logique, et donc de protection, le culte fétichiste permet d'avoir une prise mystique sur certaines formes de malheurs.

Des philosophes des Lumières comme Charles de Brosses mirent l'accent sur la dimension primordiale du fétichisme dans le domaine de la religion. L'objet divinisé ne représente pas un dieu, il est le dieu, il n'y a aucune représentation. Dans l'eucharistie catholique, par exemple, l'hostie n'est pas le Christ, il représente le Christ, alors qu'ici l'objet lui-même est le dieu. De Brosses verra dans cette absence de symbolisation du fétichisme la preuve d'une religion non avérée. Nous savons que c'est sur ce point précis que Mauss contestera toute valeur anthropologique à la notion de fétichisme. Le fétiche, nous dit Mauss, n'est pas à prendre en tant que tel, il s'inscrit dans un système symbolique plus large que les premiers observateurs n'ont pas su, ou pas voulu voir. La notion sera donc abandonnée en ethnologie au cours du XX^e siècle.

A la fin du XIX^e siècle, la notion de fétichisme connût un nouveau destin par son usage, non plus exotique, mais servant à décrire des phénomènes au sein même des sociétés occidentales. Après Marx et son économie politique, c'était à la psychologie de s'approprier le fétichisme pour en faire un usage endotique. Pourtant, l'importation d'un concept exotique ne va pas de soi ; on peut se demander en quoi une notion jusque là réservée à l'ethnologie permet d'apporter un éclairage nouveau sur des phénomènes sexuels propres à nos sociétés. Il semble possible de dégager trois points d'accroche entre le fétichisme ethnologique du XVIII^e siècle et le fétiche sexuel inventé à la fin du XIX^e siècle.

- La notion de *fétichisme* renferme quelque chose d'essentiel à l'humanité. Le fétiche sexuel apparaît très tôt dans la petite enfance, à l'aube de la conscience pourrait-on dire ; de la même manière le fétiche des sauvages présente une forme primordiale de croyance née à l'aube de l'humanité.
- Une part de notre psychisme, nous dit Freud, reste irréductiblement inaccessible à notre conscience. La sexualité comprend de nombreuses zones d'ombres dont nous ne pouvons avoir conscience. Cette part d'inconscient, ou d'incompréhension, de nos penchants sexuels sont de même nature que l'incompréhension des phénomènes irréguliers de la nature chez le sauvage. Le sauvage est toujours en nous.
- Enfin, nous serions tenté d'ajouter une troisième proposition : la force avec laquelle s'impose la vision fétichiste initiale soutient l'analogie avec la révélation religieuse. Le païen est saisi de stupeur face à l'évidence de la foi, de même que le fétichiste découvre, ahuri, la présence érotique du vêtement sur une autre femme que sa mère.

Le fétichisme sexuel chez Freud : métapsychologie de la femme phallique

Pour Freud, le fétiche est avant tout un substitut de pénis féminin auquel le petit enfant a cru et continue de croire. L'enfant croit en l'indétermination des sexes ; pour lui



Venus, Lucas Cranach the Elder, 1532. Oil and tempera on red beechwood, 37.7 x 24.5 cm. Städel Museum, Frankfurt am Main.

hommes et femmes doivent avoir un pénis. Mais en voyant les organes génitaux de la femme, l'absence de pénis lui provoque l'effroi de la castration. Si la femme est châtrée, cela signifie qu'il est lui-même menacé de castration. Cette angoisse de castration produit un déni ; une partie de son activité psychique refuse de voir la femme sans pénis. Il s'opère ce que Freud appelle un clivage : une partie de sa vie psychique accepte la réalité, l'absence de pénis, alors qu'une autre partie se refuse d'y croire. Ayant sous les yeux les organes génitaux de la femme, le « gouffre » féminin, l'enfant trouve *in situ* le moyen de faire écran à cette vision insoutenable en fixant son attention sur un objet à proximité ; cela sera une chaussure, une pièce de lingerie ou autre. Dès lors, toute la construction psychique de la sexualité va se tourner vers

le fétiche, et non vers les organes génitaux de la femme. Cette création psychique dans l'ordre du voir lui permet de surmonter l'angoisse de la castration. En faisant du fétiche un substitut de pénis, le fétichiste peut continuer de croire à l'indétermination sexuelle. La présence du fétiche sur le corps de la femme permet au fétichiste, en outre, de ne pas devenir homosexuel ; ainsi pourvue, la femme portant sur elle le fétiche est sexuellement acceptable. Plus tard, le fétichiste est un pervers qui cherche sans répit le moyen de réactiver cette vision ambivalente (effrayante et excitante) de la femme châtrée/phallique.

L'idée que la nudité totale trouble moins que la nudité mise en valeur par des atours, une nudité médiatisée, apparaît bien avant la notion psychanalytique de fétichisme. Alors que la Vénus de Botticelli exprime la pudeur d'un regard baissé et cache pudiquement son ventre avec sa chevelure, la Vénus peinte en 1532 par Cranach le Vieux nous adresse une version éminemment fétichiste de la nudité juvénile. La jeune fille représentée par le peintre allemand a quelque chose d'indécent qui tient à la fois à sa coiffure sophistiquée, à sa parure de bijoux évoquant une sortie en public, mais surtout est rendue si provocante dans la façon de couvrir son sexe d'un voile transparent. La puissance de la toile de Cranach tient dans cette mise en scène proche du peep-show (le spectateur reste dans l'ombre) qui livre à notre regard cette jeune fille perverse qui feint de cacher son ventre sous le voile transparent. Elle nous incite au contraire à regarder de ce côté, le voile agissant plus comme une loupe grossissante que comme un filtre protecteur. Dans ce jeu du *voir à travers*, l'absence de pénis est médiatisée ; le vêtement peut encore laisser croire à son existence.

Développement infantile et apparition du fétichisme : les objets transitionnels de Winnicott

Sans rejeter l'apport freudien, Donald Winnicott n'a pas suivi la voie empruntée par Freud. Pour le psychanalyste anglais, Freud n'a pas suffisamment développé les liens unissant la mère à son enfant. Ayant une activité de psychothérapeute auprès des enfants, Winnicott a mis en évidence l'importance de ce qu'il appelle les *objets transitionnels* dans le processus d'individuation de l'enfant. Au départ, nous enseigne Winnicott, le nourrisson vit dans l'*illusion* de la fusion des corps. Il ne distingue aucune différence entre son propre corps et celui de sa mère, le sein tété fait partie de son corps. Puis, la mère se détachant progressivement de lui, il doit apprendre la séparation ; il prend conscience que la source de son plaisir, le sein, ne lui appartient pas. La mère *suffisamment bonne* prépare l'enfant à cette séparation en créant nécessairement une médiation entre la demande de l'enfant et sa réponse. Cette *désillusion* de la fusion des corps est une source d'angoisse pour l'enfant. Pour y suppléer, l'enfant crée un fétiche,

un objet matériel (le pouce, la peluche) qui se substitue à l'absence de la mère, c'est l'objet transitionnel. Dans le processus normal de croissance, l'enfant se détachera lui-même de l'objet transitionnel ; il n'aura plus besoin de lui pour s'ouvrir au monde extérieur.

Malheureusement, tout ne se passe pas toujours ainsi. La fonction apaisante et transitoire de l'objet transitionnel n'est possible que lorsque l'objet interne, le fétiche, est adéquat à l'objet externe, la mère. Lorsque la mère est trop longtemps absente, physiquement ou affectivement (en cas de dépression, par exemple), la qualité de l'objet transitionnel disparaît (il devient inutile) ou s'altère en devenant persécutif. L'absence prolongée de la mère provoque la création d'un nouveau fétiche dématérialisé fait du souvenir d'une particularité physique de la mère. Cela peut être le *brillant sur le nez* analysé par Freud, mais aussi les dents sur pivot, la clavicule, la langue pendante, les sourcils épais, ou tout autre détail sur lequel s'est fixé le souvenir idéalisé de la mère. Winnicott précise le moment de la fixation psychique du fétiche :

Juste avant que la perte soit ressentie, on peut discerner, dans l'utilisation excessive de l'objet transitionnel, le déni de la crainte que cet objet perde sa signification.

D'objet vivant, aimé et transitoire dans la relation normale à la mère, le fétiche devient un objet mortifié et fixe lorsque l'objet externe disparaît. Sans amour, le fétiche se pervertit dans la pulsion de mort et devient un toxique, c'est-à-dire un plaisir à composante névrotique et répétée. Les psychanalystes travaillant sur les noyaux de fixation toxique à l'origine de comportements auto-destructeurs rangent cette forme de fétichisme dans la même catégorie que la boulimie d'achat ou de nourriture, l'alcoolisme, le goût du risque, la passion du jeu, l'alcoolisme, le tabagisme ou l'usage de drogue.

L'accès au langage dans la formation du fétichisme.

Nous venons de voir dans quelles circonstances pouvait naître une certaine forme de fétichisme que je qualifierais de *traumatique*. Mais il existe une autre catégorie de fétichisme liée, celle-ci, aux vêtements portés par la mère. Cette forme, que je qualifierais de fétichisme de *séduction*¹, se présente lorsque l'enfant n'a pas eu accès aux formes symboliques de maturation rendues possibles par le langage. Contrairement au fétichisme traumatique provoqué par l'absence prolongée de la mère, le fétichisme de

¹ Le mot « séduction » n'est pas pris dans son usage courant en psychanalyse, la séduction d'un adulte sur un enfant, c'est-à-dire les gestes et attitudes faisant de l'enfant un objet sexuel. Ici, le processus est inverse, je pose en principe que l'enfant est en demande de séduction auprès des adultes, de ses parents en premier lieu.

séduction apparaît dans une famille normalement structurée, l'enfant recevant de sa mère les soins nécessaires à son épanouissement. Il manque, cependant, la dimension symbolique du langage pour permettre à l'identité sexuelle de se fixer.

Le développement psychique et moteur de l'enfant nécessite qu'il se projète dans le monde adulte. Notamment, l'identité sexuelle se construit par mimétisme du langage des adultes. La séduction masculine passe le plus souvent non par la beauté mais par la faculté de s'exprimer, de convaincre ou de faire rire. Le jeu qui consiste à imiter ses parents, professeurs ou tout autres adultes agit comme une répétition de ce qui sera les normes de séduction auprès des femmes. Par ces incursions dans le parler et la gestuelle des adultes l'enfant apprend à faire la cour, à séduire pour se faire aimer par l'autre sexe. Ces fanfaronnades le font devenir le temps d'un instant l'adulte qu'il se projète de devenir ; cela contribue effectivement à le faire grandir. Toutefois, le succès de cette projection dépend avant tout de la réception affichée par les parents. Dans certaines familles, les parents encouragent ce genre de performances orales des enfants ; donner son avis, faire rire et participer très jeunes à des joutes oratoires fait partie de l'éducation visant à développer la personnalité de l'enfant.

Dans d'autres familles, ce jeu de la séduction est refusé aux enfants. L'enfant est maintenu dans une position de subordination et d'exclusion du monde des adultes. On attend de l'enfant qu'il *reste à sa place*, c'est-à-dire qu'il ne cherche pas à se hisser symboliquement au rang des parents. Le fait de prendre la parole, de parler *comme un grand*, est interprété comme une volonté de *faire l'intéressant* et ne rencontre que suspicion et réprobation parentale. L'enfant doit se maintenir dans une attitude de réserve vis-à-vis des adultes, ne pas chercher à les séduire par de belles paroles ou attitudes inacceptables, au nom de la morale, de la part d'un enfant. Pourtant, ce nécessaire point de passage vers le monde adulte est essentiel dans la maturation de l'enfant, et notamment dans la formation de son identité sexuelle à travers le langage. Le lui interdire entraîne une indétermination, c'est-à-dire un ratage dans le processus de symbolisation.

Le vêtement comme un langage : séduction féminine et choix du fétiche

Si tous les enfants ont un jour éprouvé de l'intérêt pour les vêtements de leurs parents, si par jeu ils ont eu envie de les passer sur eux, tous ne sont pas devenus fétichistes pour autant. L'*orientation* fétichiste intervient quand l'accès sexuel au langage, et donc à l'identité sexuelle, s'est vu refusée par les parents et que s'opère le surinvestissement d'un autre champ symbolique. Alors que pour un garçon dont l'identité sexuelle est structurée par le cadre familial, mettre les vêtements de la mère relève d'un jeu de déguisement, pour l'enfant laissé dans l'indétermination cela devient un travestissement ; il se voit

et se reconnaît en femme. On peut se demander pourquoi l'enfant ne se tourne pas spontanément vers un vêtement masculin. Il semble, en fait, que l'indétermination sexuelle dans laquelle sont maintenus les enfants, quel que soit leur sexe, oriente singulièrement les enfants à choisir l'identité sexuelle du sexe opposé.

Depuis sa naissance, l'enfant a pu assister aux transformations de sa mère s'habillant, se maquillant et se coiffant avec soin chaque fois qu'une occasion se présente. Les vêtements, les bijoux, les produits de maquillage, tout ce qui fait la coquetterie féminine ne laisse pas de susciter l'intérêt de l'enfant. Il questionne sa mère : pourquoi mettre tel vêtement, pourquoi se parfumer, pourquoi se maquiller et chaque fois il obtient la même réponse : pour faire joli. L'enfant est ainsi conscient des possibilités de séduction offertes aux femmes. Lui aussi voudrait, comme sa mère, porter quelque chose de troublant, recourir aux artifices de la beauté, aux fétiches. Dans l'imaginaire du jeune enfant, les vêtements, bijoux et produits de maquillage garantissent la séduction comme l'arme s'impose dans les rapports de force masculins. Il prête à l'un et à l'autre un pouvoir transcendant, quasi-magique. Dans cet investissement imaginaire du vêtement, les sous-vêtements occupent une place centrale car entrant directement en contact avec le sexe féminin ; ils sont déjà un peu le sexe féminin. Or, les sous-vêtements féminins ont la particularité de comprimer le corps. De tout temps la mode a imposé aux femmes de contenir leurs corps dans des proportions socialement définies. Cette contention du vêtement ou du sous-vêtement sur le corps féminin trouve un écho dans le fétichisme. Les fétichistes de collants parlent de *caresses* ressenties sur leurs jambes, alors que d'autres recherchent une sensation plus douloureuse du vêtement ; dans ce dernier cas les corsets, combinaisons, culottes, bottines à lacets infligent une contrainte au corps qui n'est pas sans rappeler les punitions maternelles.

Pour que la fixation du fétiche soit effective, il faut qu'elle s'accompagne d'un plaisir sexuel. Le soutien-gorge est très attirant pour le jeune garçon mais est rarement retenu comme fétiche car il ne procure aucun plaisir si l'enfant le met sur lui ; il ne comprime aucune chair. Par contre, les culottes, collants, et combinaisons couvrant les parties génitales produisent le plaisir de sentir le pénis prisonnier. Lorsqu'il entre érection le pénis doit forcer sur le tissu pour grandir dans le sous-vêtement. Quelque chose qui retient d'être vraiment viril.

L'enfant ne peut résister à l'envie de se montrer en fille devant ses parents pour voir leur réaction. Il va donc se présenter à eux vêtu du fétiche. De même qu'on lui interdit l'accès au monde adulte par les jeux de paroles, l'enfant se voit bien évidemment refusé de porter des vêtements maternels de manière éminemment perverse. Pourtant, la réaction négative des parents n'y changera rien. La dimension symbolique du sous-vêtement (devenir plus femme qu'homme) relayée bientôt par l'érotisation du monde

social autour du fétiche (masturbation) ont désormais fixé le sous-vêtement fétichisé au centre d'un imaginaire pervers qui ne cessera de se développer.

La vision érotique comme révélation du fétichisme

Bien que le jeune garçon ait déjà porté son choix sur un type de vêtement, l'état de latence dans lequel il est plongé lui interdit d'explorer plus avant les méandres sensuels découverts à la puberté. Plus tard, à un âge situé entre la fin de l'école primaire et le début du collège, il va être spectateur d'un événement qui va agir comme une *révélation de l'existence* du fétiche. Cet épisode, fondamental dans la fixation psychique du fétiche, va se jouer dans le monde social. Il est étonnant de constater à quel point les fétichistes ont un souvenir précis de cette première prise de conscience érotique du fétiche sur le corps d'une autre femme que la mère. Ils sont capables de décrire, après de nombreuses années, les circonstances précises ayant accompagné cette prise de conscience. Prenons tout d'abord d'exemple de Nylon Danshaku, un fétichiste des culottes brillantes en nylon ; il nous raconte son expérience sur un site de réseau social d'internet.

Ma rencontre avec les culottes en nylon remonte aux environs de 6 ans. A cette époque, ma mère faisait plus ou moins partie d'un groupe religieux. Plusieurs fois par an elle m'emmenait participer à de grandes réunions (où on passait la nuit) organisées par ce groupe. A l'occasion d'une de ces réunions, nous étions installés dans une sorte d'auberge ayant des sanitaires collectifs. Une nuit, j'eus soudain envie d'aller aux toilettes. Je me dirigeais vers l'escalier qui mène aux toilettes. Je vis alors sortir d'une chambre une femme en yukata ouvert et qui enfilait rapidement une culotte bleu ciel brillante. Quand la culotte passa sur les jambes, j'entendis le crissement de la culotte, puis le bruit de l'élastique. Cela ne dura pas plus de 5 secondes.

Mais quel choc ! Mon cœur battait la chamade, et même maintenant quand je repense à cette vision j'ai envie de me masturber. Peut-être que cette femme en yukata venait d'avoir des relations avec un homme et qu'elle enfilait une culotte en sortant de sa chambre.

Toujours est-il que seule cette culotte bleu ciel brillante s'est imposée à moi avec netteté. Gardant cela en tête, quelques jours plus tard, je profitais de l'absence de ma mère pour fouiller dans son armoire. Et alors, qu'est-ce que je ne trouvais pas !? Plusieurs culottes en nylon... du genre qui enveloppe bien la taille. Sans hésiter, j'en mis une. Une drôle de sensation s'est emparée de mon corps, j'avais l'impression que mon pénis avait fondu. Je me croyais comme dans un drôle de rêve. Par la suite, j'ai eu le courage d'acheter des culottes de femme. Finalement je suis devenu un vrai travesti, m'habillant en mini-jupe, collants et résilles, justaucorps, sans oublier la culotte en nylon. Je suis marié et tout cela est totalement secret. J'avais envie de le dire à quelqu'un.

Le témoignage de Nylon Danshaku nous éclaire sur le processus psychique déclenché par la vision érotique de cette culotte qui devient fétiche. L'enfant est témoin d'une scène au cours de laquelle une femme se dépêche de mettre sa culotte dans le couloir de l'auberge. Le lieu de la scène (le couloir) et la célérité avec laquelle la femme se rhabille suggère à Nylon Danshaku que la femme venait d'avoir des relations sexuelles avec un homme, mais que ces relations avaient quelque chose d'interdit. Pourquoi la femme se dépêche de se rhabiller ? Qu'est-ce qu'elle veut cacher si ce n'est son sexe insatiable qui ne demanderait qu'à recommencer avec n'importe qui, le premier venu comme ce petit garçon se trouvant là par hasard. Cette culotte est ce qui le sauve du « gouffre » féminin ; sans elle il aurait été englouti par le vagin de cette femme. Pourtant, plus tard, quand il met la culotte de sa mère sur lui, Nylon Danshaku a l'impression que son pénis a fondu sous la culotte. On peut alors se demander si le fétiche n'est pas ce qui permet au pénis d'apparaître et de disparaître ; viriliser la femme pour la rendre sexuellement acceptable et châtrer le petit garçon tenté de redevenir le nourrisson chéri par sa mère. En venant fouiller dans l'armoire de sa mère, Nylon Danshaku sait exactement qu'il va trouver le même type de culotte que celle portée par la femme en yutaka : une culotte symbolisant l'inversion génitale entre lui et sa mère. Il vient spontanément voler la culotte de la femme qu'il désire le plus ardemment viriliser, sa mère. Le désir est finalement celui de *posséder* le vêtement de la mère pour posséder la mère elle-même, mais dans une relation de genre inversée sur le mode symbolique. La boucle du désir œdipien est ainsi fermée entre l'intérêt pour les sous-vêtements de la mère, la vision érotique du sous-vêtement sur une tierce personne amenant finalement l'enfant à revenir voler le sous-vêtement de la mère.

Prenons l'exemple d'un autre internaute, fétichiste des collants.

Je ne me souviens pas quand, pour la première fois, j'ai pris conscience de mon fétichisme des collants. Je me suis simplement dit un jour que je me sentais attiré par les jambes des femmes en collants. Ma passion des collants a pris une nouvelle dimension sous l'influence d'une prof d'école primaire. En deuxième année, j'ai eu Melle Y. qui arrivait d'une autre école. Melle Y. mesurait à peu près 1m.55 et portait presque tous les jours une jupe droite avec des collants noirs ou marron.

Il y avait une pendule dans la classe qui était accrochée assez haut, au dessus de la lucarne donnant sur le couloir. Cette pendule était vieille et prenait régulièrement du retard. Melle Y. ne fût pas longue à remarquer au début de l'année scolaire que cette pendule retardait. Pour atteindre cette pendule, Melle Y. devait monter sur une table et se mettre sur la pointe des pieds. Un jour elle décida de remettre la pendule à l'heure en plein cours. Elle portait ce jour-là un collant noir. Elle retira ses chaussures pour monter sur la table, puis se hissa sur la pointe des pieds. La vision de la plante de ses

pieds et la courbe de ses jambes créèrent en moi une vive excitation. Se tenant sur la pointe des pieds², elle tentait désespérément de décrocher la pendule du clou, et cela dura suffisamment longtemps pour que je contemple à souhait toute cette opération. C'est ainsi que je suis devenu prisonnier des jambes de Melle Y.

Ces deux exemples, pris parmi une multitude d'autres, comportent une structure commune. Dans tous les cas, cette première expérience extérieure est vécue sur le mode de la surprise ; on se s'attendait pas à ça. Cette situation inattendue met l'enfant en présence de quelque chose de totalement nouveau : la naissance du désir sexuel pour une femme ayant *quelque chose de la mère*. De nombreux auteurs ont apporté la preuve que le fétichisme opère par métonymie ; ce qui trouble l'enfant, ce n'est pas tant la ressemblance globale de cette femme avec la mère, mais de voir une partie de son corps couvert d'un vêtement familier qui évoque, en cette circonstance, le corps de la mère. C'est justement cette ressemblance avec la mère, non dans sa totalité mais dans cette partie du corps dévoilée de façon impromptue qui permet au désir d'apparaître et au fétiche de se mettre en place. La culotte en satin bleue ou les collants noirs sont les mêmes sous-vêtements que ceux portés par la mère mais le jeune écolier n'avait jamais fait le rapprochement. Il a fallu une situation extraordinaire et apercevoir la plante des pieds de sa professeure pour éveiller ou plutôt réveiller cette *concordance troublante* entre son univers psychique et la réalité extérieure.

Triade fétichiste : partie du corps, vêtement et posture

A partir de ces récits il est possible de tenter un rapprochement avec ce que décrit Sofia Chraïbi dans son article sur les *Tableaux vivants*. S. Chraïbi reprend une analyse de Roland Barthes sur l'écriture sadienne pour éclairer la façon dont se constitue le souvenir de l'agression sexuelle chez l'enfant. Dans l'œuvre de Sade, nous dit Barthes, les scènes de débauche sont décrites selon un schéma rigoureusement défini. Les protagonistes de la scène doivent chacun occuper une place déterminée pour donner sens à la scène. Pour prendre une analogie cinématographique, disons que la scène sadienne est un plan d'ensemble figeant les personnages dans une *posture*. Or, note S. Chraïbi, les enfants victimes d'agression sexuelles fixent psychiquement la scène traumatique par une série de plans fixes déterminant la posture de l'agresseur et de la victime.

Aucune parole n'est prononcée, aucun commentaire n'est dispensé, aucun sens n'est à donner. La vie s'est simplement immobilisée sur les personnages figés dans les positions

² L'auteur de ce texte revient à trois fois sur le fait de se tenir sur la pointe des pieds : 精一杯に背伸びをする

de cette mise en scène, en une figuration immuable et muette, qui va sans cesse s'imposer aux yeux de l'enfant et de l'adolescent.

Isolé de son contexte traumatique, ce passage illustre de façon éclairante la façon dont le fétichiste cristallise le souvenir initial. La femme penchée en avant faisant glisser sa culotte le long de ses jambes, ou la professeure juchée sur la pointe des pieds en train d'essayer d'atteindre la pendule sont des postures aussi signifiantes que la partie du corps ou la pièce de lingerie mises en scène. C'est cette posture qui a pu faire douter un instant de l'identité de la personne. Le souvenir fétichiste prend ainsi la forme d'une triade réunissant la partie du corps, la pièce vestimentaire et la posture pour constituer *ensemble* le fétiche.

La vision primordiale du fétiche sur un corps autre, ouvre la voie à une emprise imaginaire et à une symbolisation du réel. L'enfant se demande d'où vient cette émotion ressentie à la vue du fétiche. Qu'est-ce qu'il a vu et qu'il n'aurait pas dû voir pour que tout son être ressente cet imprescriptible désir de voir le fétiche partout et sur toutes les femmes en âge d'être désirées ? Les études sur le fétichisme n'ont, de mon point de vue, jamais pris en compte la dimension linguistique du phénomène. Le fétichiste *définit* son univers à partir du *mot* fétiche et tente de *lire* le réel à travers sa signification. L'enfant va consulter tous les dictionnaires, y lire les définitions les plus exhaustives mais les définitions sont toujours dérisoirement attachées aux caractéristiques matérielles de l'objet ; rien pour trouver le lien entre le sous-vêtement, la pulsion scopique et l'érotisation de son univers imaginaire. Plus tard, il va créer des néologismes pour rendre son monde plus signifiant³.

L'univers fantasmatique du fétichiste : *je te vois d'où tu me regardes*

Freud notait déjà dans son article de 1927, la difficulté de faire apparaître le fétiche au milieu d'autres symptômes. C'est au détour d'analyse de névroses que Freud s'est aperçu de cas de fétichismes parmi certains de ses patients. Loin de se plaindre de cet envahissant intérêt pour des vêtements, les fétichistes y trouvaient une source de plaisir auquel ils ne souhaitaient pas renoncer. Il est légitime de s'interroger sur la nature de ce plaisir.

Jusqu'à l'adolescence, l'activité sexuelle du fétichiste se compose essentiellement d'auto-érotisme inspiré par ses relations sociales. Les voisines, professeures, ou tout autre femme ayant sur elle le fétiche devient objet de désir trouvant son exutoire dans la masturbation. Se sentant impuissant à entamer une relation avec une femme, il se crée un univers imaginaire fait d'images érotisées du monde social. En effet, la

³ On peut citer l'emploi des expressions « histoire collantesque », ou « jambes encollantées » créées par les fétichistes du collant sur le site de réseau social *collants.net*.

métonymie du fétiche ouvre la voie à une érotisation complète du monde social dans lequel chaque femme rencontrée libère les forces fantasmatiques les plus productives. Dans cet imaginaire érotique, il aime à se sentir victime de toutes ces femmes exerçant leur séduction⁴ sur lui. Car dans son esprit, il ne fait pas de doute que les femmes sont également fétichistes, pendant nécessaire à la relation qui les unit indéfectiblement. Pour le fétichiste, les femmes prennent autant de plaisir à se faire voir munie du fétiche, que lui même en éprouve à les regarder. C'est leur petit secret à tous les deux. Retenu de parler au nom de la loi de réserve à laquelle il se plie désormais volontiers, il se maintient la plupart du temps dans cette contemplation chaste et non verbale qui ne débouche sur rien. Il espère, par ses regards appuyés sur le corps des femmes, traduire la passion qui l'anime. Quand la femme surprend son regard posé sur son corps avec insistance, le fétichiste espère qu'elle puisse y lire de manière réfléchie la perversion partagée, la reconnaissance réciproque du fétiche ; un *Je te vois d'où tu me regardes* mis en perspective. Toute femme désirable à ses yeux entre ainsi dans l'univers délirant du fétichiste. La multitude de femmes portant sur elles le fétiche (par effet de mode vestimentaire) lui impose une omniprésence d'objets visuels qui lui procure un plaisir surpassant de loin le plaisir charnel des relations génitales. Voilà sans doute pourquoi les fétichistes se déclaraient à Freud satisfaits de leur sexualité introvertie.

Cette emprise de l'imaginaire dans lequel le fétichiste aime à se sentir *prisonnier, esclave*, de la séduction des femmes est l'expression de cette passivité retrouvée à l'âge adulte. Dans la plupart des cas, le fétichiste est hétérosexuel, mais sa libido oriente ses jeux érotiques vers le travestisme, l'homosexualité et le masochisme.

Vers une sociologie du fétichisme au Japon

Jusqu'ici, j'ai tenté de présenter ma conception du fétichisme en m'appuyant sur les travaux de psychologie clinique ou de psychanalyse. Bien que cette analyse constitue l'essentiel de cet article, elle n'en reste pas moins le préambule d'une étude plus vaste s'inscrivant non pas en psychologie clinique ou en psychanalyse, mais en sciences sociales. Je mène, en effet, une recherche de sociologie du fétichisme au Japon.

D'emblée, semble se poser la question de la faisabilité de l'enquête de terrain ; qui interroger pour trouver des informations ? Les fétichistes adultes sont souvent des hommes mariés ayant une vie familiale normale. On comprend aisément qu'ils n'aient pas envie de mettre leur position en péril en allant se raconter à un étranger dont ils ne connaissent rien. Si l'enquête par interview est difficile à mettre en place, il existe, par contre, une source très riche d'informations accessibles sur l'internet japonais. Bien

⁴ Cette fois-ci dans le sens donné par la psychanalyse à la séduction : un adulte mettant un enfant au rang d'objet sexuel.

qu'impossibles à vérifier, les récits mis en ligne sont rarement le produit de divagations mythomanes. Dans la plupart des cas, les fétichistes sont des êtres introvertis ne se livrant parfois même pas à leur femme, comme nous l'a montré l'exemple de Nylon Danshaku. C'est souvent sur ces sites spécialisés que les fétichistes se confient pour la première fois à d'autres personnes. Même si la correspondance se limite le plus souvent à un soliloque anonyme, pouvoir déclarer publiquement ses vrais penchants remplit sans conteste une fonction d'exutoire.

A la lecture des récits fétichistes japonais, on est étonné de l'importance de la relation frère / sœur dans la formation du fétiche. Pour illustrer ceci, je vais prendre l'exemple d'une histoire « vraie⁵ » racontée à la télévision japonaise à heure de grande antenne⁶. Un homme racontait, devant un parterre hilare, qu'étant petit il se sentait attiré par le corps de sa grande sœur. Lorsqu'il était au collège, il s'est un jour introduit dans la chambre de sa sœur alors qu'elle était endormie pour lui caresser les seins. Une autre fois il s'est caché dans la salle de bain pour la filmer en train de prendre son bain. Les rires de l'assistance prouvaient que cette histoire trouvait un écho chez d'autres, que cela prêtait à rire. Cette anecdote exprime, à mon sens, le décalage culturel entre la France et le Japon. Bien que sous d'autres aspects les Japonais apparaissent réservés sur leur activité ou leurs fantasmes sexuels, cette plaisanterie sur le désir envers une sœur fait preuve d'une légèreté qui surprend l'Occidental. Même sur le ton de la farce, montrer de la concupiscence pour une sœur en France ne prête pas à rire, mais suscite au mieux de l'incompréhension. Si dans les sociétés occidentales, la diffusion de la psychanalyse a permis de faire comprendre la dimension incestueuse du désir de l'enfant, en revanche la plus grande fermeté morale condamne ces penchants incestueux. Bien sûr, la loi de la prohibition de l'inceste ne fait pas défaut au Japon, mais la transgresser par le langage semble plus courant qu'en Occident.

En fait, il semble que pour de nombreux fétichistes japonais, le désir s'oriente davantage vers la sœur que vers la mère. Si au cours de l'enquête, cela s'avère vrai, il faudra s'interroger sur les raisons familiales et sociales inclinant à voler les sous-vêtements de la sœur plutôt que ceux de la mère⁷. La place du père au foyer et dans la société japonaise étant différente, on peut s'attendre à ce que l'imgo produise des formes différentes de conflit œdipien. Les raisons de ce déplacement du désir vers la sœur sont également à trouver du côté des valeurs véhiculées par la société. Plus qu'ailleurs, la société japonaise définit les canons de beauté en fonction de l'âge ; l'apogée de la beauté

⁵ Il ne faut pas accorder trop de crédit à la véracité des histoires présentées comme vraies par les humoristes. Bien qu'on puisse émettre des doutes sur sa véracité, la teneur de l'histoire et la réaction des spectateurs est signifiante.

⁶ Daisuke Miyazawa dans l'émission *suberanai hanashi*

⁷ Au Japon on utilise les expressions venues de l'anglais : *mother complex* et de *sister complex*.

ne dépassant pas vingt cinq ans. Les jeunes filles redoublent ainsi d'efforts pour mettre leur corps en valeur, là où les mères ont déjà renoncé à séduire. Il est remarquable que passés quarante ans beaucoup de femmes japonaises changent leur façon de se présenter, et choisissent alors qu'elles sont encore très jeunes des vêtements les classant dans la catégorie des vieilles⁸.

Importance du costume

Un autre point soulevé par le récit de Nylon Danshaku attire notre attention. Il finit son message en nous confiant qu'aujourd'hui son fétichisme a trouvé un aboutissement dans un travestissement intégral comprenant jupe, collants, maquillage. Ce point soulève la question de la fétichisation de la tenue vestimentaire, c'est-à-dire de la trame allant du sous-vêtement au vêtement. On pourrait schématiser cette extension du fétiche en une succession de cercles concentriques partant de l'axe initial (le fétiche proprement dit), s'élargissant à d'autres pièces vestimentaires (comprenant les chaussures), au maquillage et autres accessoires comme les perruques. Or, la société japonaise a établi des normes vestimentaires dans le cadre du travail qui favorisent, de notre point de vue, le passage entre le fétiche du sous-vêtement et le fétiche de l'uniforme. On peut former l'hypothèse qu'au Japon le costume participe, plus qu'ailleurs, à la formation du fétiche.

Nous avons évoqué plus haut la propension des Japonais, dans le domaine du fétichisme, à orienter le désir plus vers la sœur que vers la mère. Cela prend tout son sens avec le fétichisme de l'uniforme scolaire des collégiennes et lycéenne. Le *sailor fuku*⁹, fait indéniablement partie des vêtements associés au fétichisme japonais. On ne compte plus les délits sexuels provoqués par la vue de ces adolescentes en tenue de marin. Les sous-vêtements associés à cet uniforme sont d'une part les *bloomer*, ces culottes de sport très moulantes portées pendant les cours d'éducation physique. D'autre part, les collants fins ou épais¹⁰ portés en hiver sous les jupes des collégiennes et lycéennes produisent également leur cohorte de jeunes fétichistes.

Outre le *sailor fuku* renvoyant au fétichiste l'image de la petite sœur (*imôto*) désirée, il existe également un fétichisme de la tenue vestimentaire de la grande sœur (*onê-san*). Les *OL* (pour Office Lady) sont ces employées de bureau qui travaillent en uniforme (tailleur) fourni par l'entreprise. Les sous-vêtements associés au fétichisme de l'OL sont le plus souvent la petite culotte et les collants¹¹. Le port de l'uniforme s'accompagne

⁸ *Oba-san* en japonais.

⁹ Uniforme scolaire porté par les jeunes filles japonaises de l'école primaire au lycée.

¹⁰ On différencie en japonais les collants transparents (*pantystockings*) et les collants opaques (*tights*).

¹¹ Sur la plupart des lieux de travail, les collants font partie de l'uniforme, les jeunes femmes n'étant pas autorisées à rester jambes nues.

d'une attitude appropriée des jeunes femmes sur le le lieu de travail. Outre leur fonction professionnelle, on attend des OL qu'elles soient le plus serviables possibles pour faciliter le travail des hommes en charge, eux, des responsabilités. Cette attitude de dévouement est encore plus sensible dans les emplois de service au contact de la clientèle. Les hôtesses de l'air, les guides touristiques, les vendeuses dans les grands magasins, offrent tout sourire l'impression qu'elles feraient l'impossible pour satisfaire leurs clients. Bien sûr, personne n'est dupe de cette attitude dictée par le management, mais cela participe à créer l'*illusion* qu'on est pris en charge et écouté par une jolie femme. Dans cet ordre d'idée, citons encore la profession d'infirmière qui occupe une place particulière dans l'imaginaire érotique japonais. L'infirmière japonaise a une propension à infantiliser le patient même adulte, à lui parler comme à un enfant et à lui manifester une bienveillance excessive. Cette prodigalité de soins, ce dévouement presque maternel qu'on prête à la fonction d'infirmière est une source inépuisable de fantasmes.

Signalons, enfin, les hôtesses des salons automobiles ou les *race queens* des compétitions de moto se laissant photographier, dans des tenues les plus sexy, par des bataillons de fétichistes se déplaçant spécialement pour l'occasion. On voit à travers ces exemples, que le costume professionnel féminin participe à créer la femme attentionnée à laquelle, non seulement les fétichistes, mais beaucoup d'hommes japonais aspirent.

Fétichisme et phénomène *otaku*

L'exemple des *race queens* et de leurs fervents admirateurs venant les photographier appelle à considérer un pan de la culture japonaise qui passionne les Occidentaux depuis déjà quelques années : la culture *otaku*. Qu'est-ce qu'un *otaku* au Japon ? Pour faire court, disons que l'*otaku* est un individu vivant en quelque sorte en marge du monde réel et de son lot de contraintes. Ayant grandi dans l'abondance des media, l'*otaku* préfère le virtuel de ses héros de dessins animés, manga ou jeux vidéo aux contraintes dictées par les rapport humains du monde réel (école, travail, famille même). Ou bien encore, il se passionne pour une idole et passe le plus clair de son temps à accumuler les photos, les informations la concernant. On voit combien l'univers érotique de l'*otaku* est proche de celui du fétichiste. Les deux formant un continuum sur la base d'un fantasme produit par les médias. La télévision, internet, les mangas, les revues de photos, les jeux vidéo offrent à l'un et à l'autre des images de jeunes femmes idéalement désirables. Il est intéressant de constater à quel point les médias participent à la formation d'images propres à fixer le noyau fétichiste. Dans les années 1980, combien de jeunes Japonais ont-ils connu les premiers émois sensuels en voyant les jambes sous les collants des Pink Lady ? Peut-être pas seulement au Japon. A la même époque, les Cocogirls n'ont-elles pas enflammé les sens des jeunes téléspectateurs français ?

Être solitaire la plupart du temps, l'*otaku* trouve toutefois des occasions de rencontrer ses pairs lors de réunions désignées par le terme *cosplay* (contraction de *costume play*). Le cosplay permet, le temps d'une manifestation bon enfant, de partager le goût réciproque du déguisement / travestissement. Les jeunes filles se prêtent le plus souvent au jeu en mettant les tenues des héroïnes de manga, prétexte à toutes les excentricités. Les participants au *cosplay* ont alors la possibilité de voir apparaître les corps dénudés de jeunes filles s'exhibant sans complexe dans les tenues sexy de leurs héroïnes. Les réunions de cosplays dessinent également l'espoir de trouver l'âme sœur, de prolonger le jeu du costume jusque dans les jeux érotiques.

Conclusion

Au delà des différences dans la formation du fétiche (traumatisme ou indétermination sexuelle) on constate une permanence dans la structure : le fétiche est un *souvenir*. Caractéristique physique de la mère ou apparition érotique d'un sous-vêtement rappelant la mère, dans tous les cas cela constitue le noyau fondateur vers lequel l'enfant, puis l'adulte, tournent non seulement leur sexualité mais tout leur être. C'est le sens à donner à la phrase mise en exergue par Charles Denner dans le film *L'Homme qui aimait les femmes* : « Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tout sens, lui donnant son équilibre et son harmonie ». Esthète obsédé par la vision de belles femmes, il ne trouve dans le monde que futilité et ne lui accorde que mépris. Conscient du caractère chimérique de son besoin de voir, le fétichiste adulte pourrait de lui-même renoncer à sa passion mais le vide laissé l'effraye bien plus que son obsession. S'éloignant de son fétiche et de ses regards compulsifs sur les femmes, il a le sentiment qu'il tomberait non seulement dans une apathie sexuelle mais perdrait également pied dans un monde qui lui semble affreusement hypocrite. Tout son être serait absorbé par les nécessités de l'existence qui lui apparaissent comme autant d'aliénations. Ainsi, de même que le personnage principal du film de François Truffaut, le fétichiste préfère finalement se laisser mener jusqu'au bout, tout au bout, de son besoin de voir.

Bibliographie :

« Fétiches sans fétichismes », Jean Pouillon, in *Fétiches sans fétichismes*, Paris, François Maspero, 1975

Jeu et réalité, D.W. Winnicott, 1971

Le fétichisme, Sigmund Freud, 1927

Le fétichisme : histoire d'un concept, Alfonso M. Iacono, PUF, 1992

« Thérapeutique du syndrome de répétition chez l'enfant et l'adolescent victimes d'agressions sexuelles », Sofia Chraïbi, Annales Médico-psychologiques numéro 164, pp.134 – 140, 2006

« Traitement de noyaux fétichiques, autistiques, ou autocalmants ? », François Duparc, Conférence d'introduction à la Psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent du 17 mars 2005